



Fin de partie **Théâtre du Pont Neuf**

Les mots qui restent

Publié le 10 Novembre 2010

"Sans le courage d'en finir ni la force de continuer."
Nouvelles et textes pour rien, Beckett

C'est quoi, ça, qui prend forme uniforme, qui bougeotte sur place sans jamais la réévaluer, sa place ? C'est quoi, "ça", qui meurt sans fin, quoi qu'on en dise ? Clov ne comprend pas "ça", Clov le demande aux mots qui restent (sommeil, réveil, soir, matin) mais ils ne savent rien dire. Et fatalement, les grains s'ajoutent aux grains - un jour ce sera un tas, un petit tas, l'impossible tas. Alors, rompant son garde-à-vous, Clov tombera peut-être, mourant de bonheur... Mais non, ce serait encore trop de dénouement. On ne verra rien de si décisif, de si *dramatique*.

C'est quand même quelque chose, cette *Fin de partie*. La claque verbale attend toujours le spectateur au détour d'une logorrhée douteuse ou d'un dialogue rouillé, à commencer par les tous premiers mots, si durs, si imagés... Eric Sanjou les prononce après un long moment de silence et d'allées et venues, quand on désespère que cela commence un jour et qu'on s'entend dire, finalement, que cela va finir. Beckett, quoi. Arène Théâtre a enfin - notez l'impatience d'un Clou mis en appétit en septembre - achevé sa création et présentait son travail mardi soir au TPN.

"Il pleure donc il vit"

Difficile de dire ce qui trouble le plus : le lien filial devenu une relation maître-esclave entre l'infirmier Hamm et son fils adoptif Clov ? Ou bien cet autre lien filial devenu vengeance générationnelle, entre Hamm et ses culs-de-jatte de parents ? Ici un masochiste discours sur la servitude volontaire (La Boétie, si tu m'entends...) là une sadique version du devoir familial. Depuis leurs poubelles, Nell et Nagg sont entretenus au biscuit : ils ont faim donc ils vivent. Parfois, une vague prétention les transporte : nous nous souvenons donc nous vivons ? Pas vraiment, le passé rejoint la farce du présent ("Nous aussi on était jolis - autrefois. Il est rare qu'on ne soit pas joli - autrefois").

Quel délice, d'ailleurs, que cette image du vieux couple, que cette brutalité mignonne, friponne : leurs têtes dépassent parfois des couvercles, grimaçantes comme si la poussière des ans avait commencé une fossilisation. Les deux vieux tentent de retrouver - non sans urgence - le fil des dialogues anciens. Ils incarnent une tendresse naufragée, une audacieuse obstination des sentiments : une erreur. Face à son père comme à son fils, Hamm joue toutes les tyrannies, y compris celle de l'artiste raté qui achète son public avec une dérisoire dragée...

Quand à Clov, on le sait, son principal problème consiste à quitter cet espace du rituel quotidien, du petit geste répété sans fin. Seul personnage doté du mouvement, il en démontre la parfaite inutilité : partir, mais pour aller où ? Pour faire quoi ? La pièce brode ainsi douloureusement sur les notions de besoin et de dépendance, d'incapacité de l'homme à l'autonomie, à la solitude.

Critique

dans la
Planché



Mona / Le Clou dans la Planché

Théâtre

Fin de partie

Samuel Beckett / Eric Sanjou

Interprétation : Georges Gaillard (Hamm), Eric Sanjou (Clov), Valérie Mornet (Nell) et Christophe Champain (Nagg)

Vidéo : Matthieu Mailhé

Jusqu'au 20 Novembre 2010 , à 19h30 du mardi au jeudi, à 21h les vendredis et samedis.

Tarifs 8 et 12 €.

Théâtre du Pont Neuf

8 place Arzac, 31300 Toulouse

Métro ligne A - Station Saint-Cyprien République

Tél. 05 62 21 51 78





Gris sur gris

On a beau être prévenu, le premier coup d'œil surprend quand même. Respectueux des didascalies, Eric Sanjou a néanmoins pris ses marques personnelles sur ce que suggère Beckett : cloîtrés dans une structure uniformément grise, les comédiens fardés se détachent à peine sur un décor qui semble les absorber. Pour l'œil, c'est une provocation de plus et une soumission à une sorte de statisme visuel. Seul écart, les mots de la pièce vidéo-projetés de toutes parts, qui se dévident à l'envers et qui semblent perdre leur encre jusqu'à la première réplique : "ça va finir". Boucle traîtreusement bouclée, malice de metteur en scène...

On a déjà eu l'occasion de le faire remarquer : ce n'est pas là une partition à jouer dans la psychologie du personnage, car celle-ci virevolte et fait l'objet d'un travail de sape de la part du dramaturge. Les comédiens ont admirablement su trouver cet état zéro de la prise de parole : voix atone pour certains monologues, la plupart du temps soutenue par des émotions à la fois fugitives et primaires (la gourmandise, le plaisir, la colère...). Seul le personnage de Clov évolue, tout en subtilité, se dégageant peu à peu de sa présence mécanique pour s'humaniser, se libérer, jusqu'à la prise de parole qui vaut comme émancipation finale : je te quitte. Mais le geste suivra-t-il, où sont-ce là quelques mots galvaudés de plus ?

On ne retrouvera pas ici les créations débordant du plateau par dizaines de comédiens en furie. Point de déchaînement, *Marat-Sade* est passé : tout ici est mesuré, contenu, minuté. La direction de l'acteur se situe dans le rythme, les temps entre les mots, le choix des intonations, l'expression peu naturelle du visage... Et cela prend diablement, cela suit son cours avec une grande délicatesse. ||

Manon Ona